

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =  
Rivista storica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

**Band:** 11 (1961)

**Heft:** 4

**Buchbesprechung:** L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848) [Félix  
Ponteil]

**Autor:** Aguet, Jean-Pierre

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

fique et intensive». La viticulture s'est en quelque sorte industrialisée. La troisième partie du tome I examine la position et l'évolution politique du vigneron de la Côte d'Or qui, de tendance nettement républicaine, ne sera que peu attiré pourtant par un socialisme égalitaire.

Au travers de tous ces chapitres, une constante demeure: l'opposition entre les producteurs de gamay et ceux de pinot ou, en d'autres termes, entre les producteurs de vins ordinaires et ceux de vins fins. A juste titre, l'auteur déclare (t. I, p. 138): «Pinot et gamay sont les symboles de deux milieux sociaux.» En effet, l'opposition se manifeste partout: répartition et étendue de la propriété, classe sociale des possédants, mode d'engagement et de rétribution du personnel, date préférée pour le ban de vendange, problème de la lutte contre le phylloxéra et de la reconstitution, appartenance politique enfin.

Le tome II reprend du point de vue de la méthodologie les problèmes traités dans le volume précédent. En outre, la seconde partie du tome est consacrée à des tableaux et à des graphiques de tout ordre, relevant de l'économie, de la démographie et même de la météorologie.

On peut facilement s'en rendre compte, l'auteur, pour mener à bien sa tâche, a dû se livrer à de longs et patients dépouillements, comme sa bibliographie en fait foi; il a dû acquérir des notions d'ampélogie et posséder de très solides connaissances sur l'évolution économique de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle. M. Laurent a su également disposer clairement sa matière et nous présenter une étude à la fois approfondie et claire. Un seul chapitre nous paraît faire défaut: celui qui aurait été consacré à l'évolution de l'outillage.

Nul doute que ces deux volumes ne soient appréciés à leur juste valeur de l'historien de l'agriculture et de l'économiste.

*Lausanne*

*Maurice Bossard*

FÉLIX PONTEIL, *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815—1848)*.

Paris, Presses universitaires de France, 1960. In-8°, 751 p. (Peuples et civilisations, t. XV.)

Pour situer l'ouvrage ici recensé, plusieurs comparaisons s'imposent dès l'abord.

Premièrement, la comparaison avec le précédent tome XV de la collection d'histoire générale fondée par Halphen et Sagnac, tome qui avait pour auteur Georges Weil: il apparaît alors combien ont progressé depuis plus d'un quart de siècle les recherches, dans quelque pays que ce soit, portant sur les mouvements contradictoires des sociétés humaines entre 1815 et 1848, entre la «chute de l'Aigle» et le «printemps des peuples», pour reprendre des formules quasi poétiques qui furent de cette époque et contribuent, encore que nous les considérions avec quelque mépris aujour-

d'hui, à en créer l'atmosphère marquée d'irrationalisme et d'élan sentimental. M. Félix Ponteil a pu faire son profit, dans l'établissement de son récit historique conçu selon les bonnes traditions de «Peuples et Civilisations», d'un apport de connaissances nouvelles qui l'ont amené à adopter un plan assez différent de celui de son prédécesseur et surtout à donner une ampleur plus considérable au volume lui-même qui compte 150 pages de plus que le premier tome XV.

Secondement, la comparaison avec des publications récentes : nous pensons notamment au tome X de la *New Cambridge Modern History*<sup>1</sup>, qui, bien que la période qui s'y trouve étudiée ne soit pas exactement la même que celle envisagée par M. Ponteil, permet de mesurer l'importance du travail accompli par le recteur de l'Académie de Besançon, seul face à la matière à assimiler et à modeler, alors que ses collègues de la collection britannique se sont mis en équipe pour envisager le problème. Ainsi se trouve noté le caractère de ce livre, qui apparaît d'abord comme l'ouvrage couronnant une carrière de savant historien dont on connaît les étapes scientifiques, toutes consacrées, à quelques notables exceptions près, à l'étude de ces trente-trois ans du XIX<sup>e</sup> siècle. Si le travail d'équipe est remarquable, il n'en conserve pas moins quelque chose d'un peu lâche, d'un peu décousu : dès lors, un autre avantage de l'ouvrage de M. Ponteil est d'apparaître conçu, structuré par un esprit qui présente une synthèse valable, fondée sur des options déterminantes qui figurent les lignes directrices de l'exposé.

Deux de celles-ci doivent être ici relevées : tout d'abord, la conception — peut-on l'appeler « dialectique » ? — des mouvements contradictoires des libéraux et nationalistes en marche, les uns vers la démocratie, les autres vers l'indépendance dans l'unité nationale, et des « réactionnaires » ; puis, le primat donné aux facteurs idéologiques dans l'orientation des actions tant libératrices que conservatrices.

La première de ces options conduit l'auteur à fonder son exposé sur une chronologie relativement rigoureuse et à distinguer, de ce fait, trois périodes de crises révolutionnaires dont il fera la description précise et détaillée. Les années 1820, tout d'abord, qui apparaissent parsemées de velléités libérales, donnant lieu à des mouvements révolutionnaires quasi-spontanés ou mal organisés qui se heurtent à des réactions encore concertées, en application de la politique de restauration dont on sait qu'elle fut avant tout metternichienne : c'est le mouvement de Peterloo, celui de la Wartburg, le soulèvement de Riego, les insurrections locales italiennes, les mouvements grec et sud-américains, mais aussi le complot décabriste russe ; ce sont des mouvements de réactions, organisés et violents, destinés à purger l'Europe de toute contagion révolutionnaire. Puis, les années 1830, révolutionnaires, elles aussi, qui virent, à l'inverse des précédentes, des succès — ceux de

---

<sup>1</sup> *The Zenith of European Power 1830—1870*. Edited by J. P. T. Bury. Cambridge University Press, 1960, XXI—765 p.

France et de Belgique — mais aussi des échecs cuisants — ceux de Pologne, d'Italie — et une réaction émoussée, devenant progressivement inefficace. Enfin, les années suivant 1830, qui demeurèrent marquées par une série impressionnante de mouvements de natures très diverses, qui finirent par converger dans les manifestations révolutionnaires de 1848. Le plan ainsi adopté entraîne deux conséquences; d'une part des répétitions, des récurrences — probablement inévitables — qui compliquent au lecteur la prise de connaissance complète d'un problème particulier — nous pensons au chartisme, notamment — qui se trouve évoqué à des pages différentes, à chaque fois, sous l'un de ses aspects particuliers; d'autre part, la relégation dans une dernière partie de l'essentiel des éléments sociaux et économiques de l'ensemble de la période, éléments qui pourraient ainsi apparaître comme secondaires et que le lecteur aura quelque peine à réintégrer dans la structure de l'exposé antérieur. Et pourtant, jusqu'à quel point n'est-il pas indispensable de poser la question des relations entre ces crises de fièvre libérale, nationaliste, avec le développement des forces économiques nouvelles, de la technologie, avec l'élévation lente du niveau de vie en dépit d'une conjoncture à long terme défavorable dès 1817, avec les crises cycliques évoquées par le rappel de nombreux chiffres révélateurs? Sans aller jusqu'au matérialisme complet des marxistes, il est incontestable que l'époque est marquée par une dominante, celle créée par la préoccupation de rassembler des biens de ce monde, en dépit des difficultés inhérentes au développement accéléré des forces industrielles et surtout des moyens de transport nouveaux. Il nous semble ainsi y avoir là une lacune ou plutôt une disposition de perspectives qui a pour effet de placer ces éléments économiques et sociaux comme au second plan et l'on regrette de ne pas retrouver cette vision synthétique, qui, toute criticable qu'elle puisse être sur plus d'un point, animait l'ouvrage de Charles Morazé, *Les Bourgeois conquérants*.

La seconde des options est d'une importance non moins considérable, dans la manière de concevoir l'exposé: il s'agit des facteurs idéologiques. Une place très importante est accordée à l'ensemble des doctrines politiques qui furent formulées à cette époque, à tel point que l'on peut légitimement se demander si cela n'est pas l'effet d'une influence de la situation historique de notre milieu de XX<sup>e</sup> siècle sur l'orientation de l'étude de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui fut riche de ces « faits » historiques que sont la publication d'ouvrages qui visent à résoudre les problèmes de l'organisation de la société, tant au point de vue politique — avec la constitution de son exécutif, le fonctionnement de ses corps électoraux, le développement de ses méthodes parlementaires — qu'au point de vue économique — avec l'analyse de ses structures, avec l'étude non tant des problèmes de production que des problèmes de répartition des richesses. Cependant, l'on ne retrouve guère dans l'ouvrage de M. Ponteil, outre l'exposé magistral, parfois difficile à suivre pour qui n'est pas déjà familier avec tel ou tel corps de doctrine, d'analyses des circonstances de diffusion de ces « idéologies », d'estimations

de l'extension de ces diffusions. Certes, sur ce point, on le sait, les recherches sont peu poussées et gagneraient, dans les années à venir, à s'inspirer des suggestions formulées récemment par MM. Dupront<sup>2</sup> et Mandrou<sup>3</sup>, de façon à mieux rendre compte des structures et des tendances des mentalités collectives, analysées à travers la presse, la librairie, la production artistique et l'accueil qu'elles reçurent dans l'opinion publique, plutôt, les opinions publiques de cette époque. C'est pourquoi nous regrettons que les paragraphes consacrés aux moyens de communications de masse, notamment aux journaux, n'aient pu être plus développés, tant il est vrai que la diffusion d'une doctrine, son infiltration, à la manière de l'épidémie, comme l'a brillamment conjecturé André Siegfried dans l'un de ces derniers travaux, est un « fait » historique au même titre que la formulation même de celle-ci. Mais il apparaît, de par la place même donnée à ces facteurs idéologiques, que la conception de l'œuvre est nettement, pourrait-on dire, « spiritualiste » en ce sens qu'elle postule l'analyse de civilisations animées par des hommes dominés par les éléments intellectuels et sentimentaux de leur nature et non essentiellement par les éléments matérialistes.

Et l'on doit dire, pour conclure, combien l'ouvrage de M. Ponteil, organisé selon ces options, se révèle riche, d'une richesse souvent touffue qui exigera du lecteur un effort d'adaptation au récit nourri d'événements, de dates, de personnages significatifs. Une telle richesse ne se décompte pas : contentons-nous de citer encore, un peu au hasard, quelques éléments de celle-ci : ainsi les chapitres sur la pensée religieuse et notamment les pages très neuves sur les mystiques et les visionnaires comme sur les différentes formes que prit alors le sentiment religieux en liaison avec les tendances des romantismes ; ainsi les chapitres éminemment valables sur le développement de l'influence « impérialiste » européenne dans les territoires d'outre-mer, notamment sur le développement impérial britannique avec ses contradictions internes qui font apparaître notamment l'influence de Wakefield comme celle de lord Durham et de son rapport fameux sur les affaires canadiennes, générateur si fructueux d'une conception impériale qui ne verra son application qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

M. Ponteil a ainsi bien servi l'histoire, en fournissant un « manuel » universitaire qui va faciliter le travail des étudiants en leur donnant une vision modernisée de la période analysée, un ouvrage de référence fondamental, et surtout une valable synthèse dont on mesure ce qu'elle tend à avoir d'exceptionnel dans l'historiographie de notre temps. Qu'il en soit remercié ici.

Lausanne

Jean-Pierre Aguet

---

<sup>2</sup> Dans *Encyclopédie française*, T. XX, p. 20 082 ssq.

<sup>3</sup> Dans *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique. 1500—1640*. Paris, Albin Michel (coll. « L'Évolution de l'humanité »), 1961.